Nikolaj Frobenius

LES CARNETS DU CONGO

roman traduit du norvégien
par Françoise Heide



ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Congo, un soir de mai 2009, le chauffeur Abedi Kasongo est sauvagement abattu sur une piste déserte au fin fond de la jungle. Après une tumultueuse chasse à l'homme, Joshua French et Tjostolv Moland, deux ex-soldats norvégiens, sont arrêtés, soupçonnés de meurtre et d'espionnage. À l'issue d'un procès invraisemblable, ils sont condamnés à mort par la cour militaire congolaise. Tel est le point de départ de l'affaire criminelle la plus complexe, la plus obscure et la plus médiatisée de l'histoire de la Norvège, une nation ayant bâti son image sur une solidarité exemplaire. Que sont venu faire ces brebis galeuses en RDC, un pays ravagé par la corruption et les conflits armés ? Un auteur se rend à Kinshasa pour s'entretenir avec les deux mercenaires afin d'écrire le scénario d'un film inspiré de cette histoire improbable. Pour lui, c'est le début d'une longue descente aux enfers où la vérité s'effrite irrémédiablement dans un tissu de mensonges. L'heure est à la paranoïa et elle est contagieuse.

Jouant avec les codes de l'autofiction, Frobenius s'empare avec brio d'une expérience vécue pour la distordre et la disséquer. Il s'immisce dans le récit pour voir au-delà du réel, laissant apparaître une autre vérité. Encore plus troublante.

LES CARNETS DU CONGO

“Lettres scandinaves”

NIKOLAJ FROBENIUS

Né en 1965 à Oslo, Nikolaj Frobenius a étudié au London Institute of Screenwriting. Il a écrit des romans, des pièces de théâtre et des scénarios, comme celui du thriller Insomnia *(l'original norvégien et le remake américain avec Al Pacino). Actes Sud a déjà publié* Le Valet de Sade *(1998)*, Le Pornographe timide *(2000)*, Je est ailleurs *(2004)*, Je vous apprendrai la peur *(2011) et* Branches Obscures *(2016).*

DU MÊME AUTEUR

LE VALET DE SADE, Actes Sud, 1998 ; Babel n° 419.
LE PORNOGRAPHE TIMIDE, Actes Sud, 2000 ; Babel n° 687.
JE EST AILLEURS, Actes Sud, 2004.
JE VOUS APPRENDRAI LA PEUR, Actes Sud, 2011.
BRANCHES OBSCURES, Actes Sud, 2016.

Ouvrage traduit avec le concours de NORLA

NORLA
Norwegian
Literature Abroad

Titre original :
Kongonotatene
Éditeur original :
Gyldendal Norsk Forlag as, Oslo, 2018
© Nikolaj Frobenius
publié avec l'accord de Salomonsson Agency

© ACTES SUD, 2024
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-19827-5
Illustration de couverture : © David Foldvari

NIKOLAJ FROBENIUS

Les Carnets du Congo

roman traduit du norvégien
par Françoise Heide

ACTES SUD

L'écriture d'un roman est une épreuve affreuse. Il arrive souvent qu'on y laisse des cheveux et des dents. Je suis toujours agacée quand j'entends des gens affirmer qu'écrire de la fiction est une manière de fuir la réalité. C'est une plongée dans le réel, qui ébranle des pieds à la tête.

Flannery O'Connor

OSLO, FÉVRIER 2018
LA REMISE EN LIBERTÉ

Il était trois heures et demie du matin, et je regardais fixement à l'écran le texte que je venais d'écrire. Les phrases faisaient des nœuds, le malaise montait à mesure que je m'efforçais de comprendre les mots. Le doute peut finir par donner une espèce de folie. Vilde dormait dans la chambre, j'avais l'impression d'entendre sa respiration à travers les cloisons. L'histoire survenue au Congo avait recommencé à me turlupiner, et je n'arrivais pas à la chasser de mon esprit. J'avais le sentiment que quelque chose m'échappait, se camouflait, profitant du méli-mélo de mes pensées. Derrière la fenêtre de mon bureau, il faisait noir. Un froid sibérien s'était abattu sur Oslo. Je l'aurais presque senti exercer sa poussée contre les murs.

Quelques heures auparavant, aux informations télévisées, l'ex-militaire Joshua French avait sorti sa "vraie histoire". Il avait raconté que feu Tjostolv Moland et lui-même avaient agi comme "agents et mercenaires" au Congo, et qu'au moment de l'assassinat de leur chauffeur, ils étaient en mission secrète dans l'Est du pays, dans la province où la guerre sévissait. Une balle avait touché Abedi Kasongo. Tjostolv et lui l'avaient abandonné à son sort sur le bord de la route, dans la jungle, à moitié mort, à moitié vivant, avait dit Joshua.

— Il a tendu les bras vers moi, mais ensuite, il est tombé par terre, devant le capot.

Ils avaient pris la voiture pour décamper. Pas le choix. Ils avaient des membres des forces gouvernementales aux trousses. C'étaient les militaires congolais qui avaient tué leur chauffeur, expliquait-il.

Le plus stupéfiant dans ces propos, ce n'étaient pas ces allusions à leur "mission", ni l'étrange fascination des deux mercenaires pour la violence et la mort. Les explications qu'il m'avait livrées dans la prison militaire de Kinshasa, quatre ans et demi plus tôt, étaient autrement plus détaillées. Non, ce qui faisait le plus sensation, dans ces déclarations diffusées sur toutes les plateformes des chaînes publiques, c'était le moment où elles intervenaient.

Sept mois auparavant, la Première ministre norvégienne, flanquée de son ministre des Affaires étrangères, était apparue à la télé, dans une envolée de drapeaux, pour annoncer avec fierté qu'ils avaient enfin réussi à faire sortir Joshua French de RDC*. C'était le jour de la fête nationale, le 17 mai 2017.

Joshua avait été pris en mains par les autorités sanitaires. On avait fêté les employés du ministère des Affaires étrangères comme les héros d'un discret combat diplomatique. La mère de l'intéressé avait eu droit aux marques du plus profond respect. Pendant les jours qui avaient suivi cette remise en liberté, ses efforts pour soustraire son fils malade aux conditions inhumaines de la prison congolaise avaient fait les gros titres admiratifs des médias.

Un livre était paru à l'automne, dans lequel elle narrait ce qu'elle avait traversé là-bas. La réhabilitation de

* République démocratique du Congo. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

Joshua French avait commencé, dans un bel habillage d'amour maternel et de gloriole nationale. Il s'agissait de remplacer l'image du mercenaire condamné à mort par celle d'un Norvégien en détresse dans un pays africain corrompu. Bientôt, espérait-on, il se présenterait en pécheur pétri de remords, remerciant la Mère Patrie de l'avoir sauvé.

Dans le même temps, l'avocat de Joshua avait exprimé une inquiétude. Les éléments que Tjostolv et Joshua m'avaient confiés au moment de nos entretiens à Kinshasa, en 2013, étaient de nature à faire risquer à son client une procédure judiciaire. Il estimait par exemple "problématique" l'utilisation du mot "mercenaires" pour désigner les deux hommes. En évoquant les missions dont ils s'étaient chargés, on pourrait inciter la police norvégienne à lancer une enquête. Il fallait protéger Joshua.

Je ne pouvais m'empêcher de repenser à ce que j'avais écrit, mais que j'avais dû laisser de côté en rompant ma collaboration avec le producteur du film. L'envie de raconter me taraudait comme la soif d'eau-de-vie tourmente l'alcoolique abstinent. Je voulais retourner au texte, retourner à l'écriture, me sentir de nouveau parcouru par la ravageuse charge électrique du doute. J'avais griffonné des notes pour moi-même, en cachette, sur quelques bouts de papier, des mots-clefs sur des post-it jaunes, comme autant de petits verres à liqueur, juste pour le goût. Il y avait là, dans ce récit, quelque chose dont j'avais besoin tout en le redoutant.

J'avais fini par céder à la tentation, m'asseoir à mon bureau, et le texte avait coulé de source. Je n'avais encore rien dit à Vilde de ce que j'étais en train de faire. Elle avait l'air si contente, convaincue que je me

lançais dans un nouveau livre, et que j'en avais terminé avec "l'enfer congolais". Elle ignorait que j'étais sur le point de retomber dans le tourbillon qui avait failli nous séparer.

À l'instant même où j'avais vu le visage de Joshua sur l'écran, j'avais compris qu'il ne jouerait pas les pécheurs repentants, que son intention n'était pas de baisser la tête pour se protéger. Cet homme n'avait l'air de penser ni à sa mère, ni à sa propre réputation, ni à l'avenir.

Son attitude était celle de quelqu'un qui a un nouvel agenda, qui compte bien réduire à néant l'image que la Première ministre, le ministre des Affaires étrangères et ses subordonnés, son avocat, sa mère et les médias ont essayé de lui coller : celle d'un condamné innocent, d'un homme brisé.

Allez vous faire foutre, voilà ce qu'il semblait se dire, on pourrait toujours courir pour qu'il entre dans ce personnage-là.

Il paraissait en forme, le mec, sur le plateau des infos. Une forme insolente. Le regard dirigé droit vers la caméra, la voix forte et claire.

Ils étaient mercenaires, déclarait-il.

Des guerriers dans l'un des coins les plus dangereux du monde.

Visiblement, il en était fier.

Pendant des années, je m'étais demandé si c'était vrai, ou bien si ces formules couvraient une affaire plus pourrie, ou qui tenait davantage du hasard. Étaient-ils "des hommes dangereux", ou était-ce la légende qu'ils s'étaient fabriquée, au fil de ces années d'ennui, d'oubli et de violence ?

En fait, j'avais laissé tomber cette malheureuse histoire depuis longtemps. Voilà un an que j'évitais de

penser aux événements du Congo. Le travail que j'avais fait sur cette affaire était bel et bien derrière moi.

Quand ils l'ont libéré, mes pensées se sont remises à tourner… et j'ai recommencé à me réveiller la nuit, à 2 h 57 exactement, cette satanée heure où les morts rouvrent les yeux.

Assis à mon bureau de bois sombre, je luttais en vain contre le souvenir des conversations que nous avions eues dans leur prison, pendant les trois mois de mon séjour en RDC.

J'ai lâché mon clavier, me suis approché de la petite fenêtre, et j'ai jeté un coup d'œil dans l'obscurité de la rue. J'ai appuyé mon front contre la vitre et senti la morsure du froid.

Pourquoi découvrons-nous trop tard ce qui nous arrive ?

Je suis resté immobile quelques minutes à la fenêtre, pendant que la lumière hivernale s'infiltrait craintivement entre les immeubles. Un pâle soleil par-dessus le toit. Puis je me suis rassis à mon clavier, et j'ai attendu la subite illumination qui forcerait toutes les pièces à se mettre en place.

OSLO, PRINTEMPS 2013
LA MISSION

Le jour où mon premier livre, *Purs mensonges*, a été accepté, j'étais si fier que je n'ai pas réussi à dire un mot. C'était un recueil de récits échevelés sur des losers de première classe. Les critiques l'ont trouvé drôle, alors que je n'avais pas ri une seule fois en l'écrivant. Pour moi, tout ça, c'était la réalité. Ces personnalités des plus spéciales, je les avais toutes croisées à l'époque où je vivais hors la loi, comme dit l'expression, avec des escrocs, des toxicos et des castagneurs au bras en écharpe.

Si j'ai décroché de la mauvaise pente, c'était par pure chance. À la suite d'un accident de moto, j'ai dû passer les trois quarts d'une année dans un centre de rééducation. Comme je m'y ennuyais à mourir, je me suis mis à écrire. Pour m'amuser, j'ai envoyé deux de mes histoires à un éditeur… On m'a invité à prendre un café, et pour moi, c'était faire mon entrée dans un la-la land. Je me suis retrouvé dans le restaurant de la maison Gyldendal, les yeux levés vers le vertigineux labyrinthe de béton conçu par Sverre Fehn. Autour de moi, les éditeurs et autres personnels du lieu parlaient un langage que je comprenais à peine.

Je venais d'horizons plus bruts, il a fallu du temps pour que ça ne transparaisse plus, et que j'intègre le

“clan de la culture”. Je prenais note, comme un invité, des façons d’être de ces gens, de leurs gestes, leurs rituels, leurs règles tacites. Petit à petit, j’ai commencé à penser d’une manière différente. J’ai lu des centaines de livres, appris de nouveaux mots, et compris progressivement comment on se parle dans le milieu littéraire. J’ai enregistré ce qui s’y définit comme le bon goût, et plus important encore : le mauvais. J’ai découvert quels auteurs produisaient des best-sellers et lesquels de la “littérature de qualité”. Je m’efforçais de saisir la subtile distance ironique de cet univers. C’était un autre regard sur le monde. Quand on a vécu avec le pouls dans la gorge, prendre du recul n’est pas si facile.

À mesure que je faisais connaissance avec les acteurs et actrices de la vie culturelle, je me rendais compte à quel point le parcours de ces personnes intelligentes se distinguait du mien. Une grande majorité d’entre elles avaient pour parents des profs de fac qui les avaient dressées pour faire carrière à l’université, dans la politique ou la culture. À côté, je me sentais comme un lourdaud mal dégrossi. Dans ma famille, on n’allait pas à l’université. Mon père importait des ustensiles de cuisine, ma mère travaillait à mi-temps pour le centre culturel de Sandvika. Mis à part mes prestations en norvégien, j’avais toujours été un élève moyen. Je ne voyais pas trop à quoi pouvait servir l’école, et mes parents avaient assez vite compris qu’ils perdraient leur temps et leur peine à tenter de me convaincre de mon erreur. Petit déjà, j’étais têtu comme une bourrique. Ce qui comptait pour moi, c’était de faire partie de la bande, de prendre les mêmes risques que mes copains, de passer les mêmes épreuves de virilité, de me soumettre aux mêmes insupportables rites qui me

feraient monter dans la hiérarchie. Nous nous choisissions un chef, nous décidions de nos propres lois et nous avions une économie interne. Nous formions une petite société. Nous n'étions jamais qu'une poignée de jeunes, mais nous nous pensions différents, et nous nous placions au-dessus de tout et de tout le monde. C'était un sentiment très agréable, mais depuis le début, j'avais pressenti que tout ça finirait mal.

Nos ailes nous ont portés trop haut au-dessus des immeubles de Rykkinn. Trop près d'un soleil noir.

Je n'étais pas le caïd, loin de là, j'en étais resté au milieu de l'échelle hiérarchique, je recevais des ordres de garçons plus forts, plus malins et plus durs que moi. Mais j'étais utile et conscient de ma valeur. J'avais une moto, j'étais accessible et fiable. Je faisais le coursier sans m'exciter. Je transportais la marchandise d'un point à un autre. Les plus grands comptaient sur moi.

Aujourd'hui, ça me paraît comique, mais quand je baignais dans cette existence-là, la bande, c'était tout. J'en avais la certitude. Rien n'était plus important.

C'était la vie.

C'était nous.

Nos lois faisaient de nous une caste supérieure.

Nous avions le droit de dealer, d'escroquer, d'entrer dans des lieux par effraction et d'en ressortir à coups de poing, de pulvériser les résistances, de franchir les limites que nous voulions.

Pendant quelques années, personne n'a osé nous approcher.

Puis sont venus les contrecoups. Les arrestations. La police nous épiait. D'autres bandes voulaient reprendre la vente dans le centre commercial du coin.

Un matin, la police a cogné à la porte de Viktor, l'aîné de la bande. Il y avait un homme dans le coma à

l'hôpital. Un petit pusher, venu d'une bande norvégo-pakistanaise du quartier de Stovner, qui avait foutu en l'air une livraison de Viktor. D'après les flics, notre copain avait frappé l'intrus à la tête avec une matraque.

Nous avions toujours vu en Viktor un meneur. Il n'était plus qu'un voyou dans le pétrin. La liste des chefs d'accusation s'est révélée longue, et aussitôt, les vaillants guerriers se sont vus en racaille incapable de se maîtriser, victime d'addictions et insuffisamment respectueuse des règles et des lois. Un nouveau chef a repris les rênes, nous avons bien tenté de continuer comme si de rien n'était, mais ce n'était plus pareil, la cohésion de la bande s'est effritée. Je me réveillais la nuit avec des sueurs froides. Je revoyais le pusher roué de coups. Je l'imaginais dans le coma, sur son lit d'hôpital. J'avais assisté à la scène. Je l'avais vu se faire défoncer. J'avais encore devant les yeux les mains de Viktor. Je n'avais pas levé le petit doigt pour l'arrêter. Je voyais la matraque fendant l'air du soir, le coup et cette tête éjectée en arrière comme un ballon de foot.

Longtemps je m'étais cru flegmatique et insensible, mais après ce qui était arrivé au pusher déloyal, je tremblais comme un gosse. Le visage caché dans mon oreiller, je pleurais. Toute fierté m'avait quitté. Ma carapace s'était fendue. Je tombais dans un puits sans fond.

J'avais gardé les dehors indifférents du coursier, mais en réalité, j'étais bien trop nerveux pour une vie aussi haletante. Peu à peu, la bande a perdu le contrôle. Les nôtres se sont fait tabasser. Ils n'avaient plus la main. Il y a eu d'autres arrestations. Certains ont fui, d'autres sont morts. Le jour où j'ai foncé dans une glissière de sécurité sur la nationale 21, au nord de Halden, j'ai eu de la chance. Tôt ou tard, je me serais retrouvé avec des problèmes plus sérieux.

J'étais en route pour aller chercher une arme et de la dope : la police n'a rien trouvé. On m'a évacué en ambulance. Je me rappelle à quel point j'étais soulagé pendant le trajet vers l'hôpital, comme si j'étais tombé sur un trésor secret. J'avais bousillé ma moto, je m'étais cassé le genou et la hanche. Mais les douleurs qui irradiaient jusque dans mes reins ne m'inquiétaient pas. La sensation qui dominait, c'était ce soulagement.

Malgré neuf mois au centre de rééducation de Sunnaas, je n'ai plus jamais récupéré le corps qui avait été le mien. Pour mes vieux copains de Rykkinn, je resterais un handicapé condamné à marcher avec une canne. Je m'exerçais sous la houlette d'un kiné trois fois par semaine. Les mauvais jours, j'avais des douleurs intenses, mais j'avais décidé de ne rien prendre d'autre que de l'ibuprofène. La sobriété était ma nouvelle obsession. La bande était dissoute. Une partie des garçons refaisaient surface dans la société, et ceux qui ne s'y étaient pas résolus s'étaient trouvé des groupes plus durs qui les mèneraient soit en prison, soit au cimetière. Un certain nombre sont venus me voir à Sunnaas, et je crois qu'ils ont compris, à leur grande stupéfaction, combien j'étais content.

Un jour d'été, alors que ma mère et moi étions assis sur le toit-terrasse du centre, à contempler le fjord, elle s'est tournée vers moi avec un petit rire, et m'a dit :

— On dirait que tu n'es plus le même.

Les opérations et la rééducation m'avaient transformé physiquement, mais il s'était aussi passé autre chose. Je m'étais mis à lire et à m'intéresser aux histoires des autres. Parfois, je me disais que mon accident était la meilleure chose qui me soit arrivée.

Aujourd'hui, je ne regrette pas ces jeunes années passées dans l'ombre. Elles m'ont fourni un sujet sur lequel écrire, j'ai cru saisir quelque chose que tout le monde ne comprenait pas.

Je peux paraître dans les festivités des éditeurs, y parler littérature du réel et élection des *miss* littéraires, mais la vérité, c'est que je ne me suis jamais senti comme un membre du clan, que je ne serai jamais comme eux. Je suis retourné à Rykkinn, de temps en temps, dîner avec mes parents et passer la nuit dans ma chambre d'enfant. Il se pouvait alors que je me réveille au milieu de la nuit, et que je me voie comme un coucou dans le nid des autres. Un mauvais acteur dans une intrigue qui n'était pas la mienne. Comment se faisait-il que j'aie pu être un petit con fou de vitesse qui flirtait avec la délinquance dans les parages ? Et que j'aie changé de vie ? Et que je puisse m'imaginer devenir d'un coup écrivain ?

Pendant ces insomnies, il m'arrivait de me lever et de descendre dans la cuisine, boire un verre de lait. Mon père y était déjà – durant ses dernières années d'existence, il dormait assez mal. Il s'allumait une pipe, et on bavardait un peu. Je le savais heureux du virage que j'avais pris, mais en même temps, je sentais chez lui un chagrin, parce que nous avions commencé par nous éloigner l'un de l'autre. J'étais devenu un inconnu, il y avait des années de cela. Je lui avais tourné le dos. Je ne voulais pas de leur vie à eux. À présent, il était trop tard pour retrouver une vraie confiance. Il flottait une tristesse autour de cette table de cuisine, la nuit, entre ces deux hommes qui ne réussissaient pas à dormir et ne savaient trop comment se parler. Ils étaient pourtant père et fils, et se ressemblaient, physiquement autant que sur le plan mental, mais ils ne

trouvaient pas les mots, et leurs regards se fuyaient. Il y avait quelque chose de tâtonnant et de douloureux, mais aussi d'un peu émouvant dans nos efforts l'un vers l'autre. Nous sommes restés étrangers jusqu'au bout, jusqu'à sa mort.

Vilde travaillait à l'agence Norad pour le développement, service communication. Qui plus est, elle avait un talent incroyable pour le dessin, et une de ses amies les plus proches était graphiste éditoriale. Cette amie vivait avec un auteur publié par la même maison que moi. C'est au cours d'un dîner chez ce couple que j'ai rencontré Vilde. Elle était timide. Belle au deuxième regard. Auto-ironique. Super intelligente. Humble. Déchaînée après avoir bu.

J'ai longtemps eu beaucoup de mal à croire qu'elle puisse avoir envie de sortir avec quelqu'un comme moi. Elle était beaucoup trop bien pour un petit brigand minable de Rykkinn. Petit à petit, j'ai compris que Vilde avait eu une adolescence au moins aussi perturbée que la mienne, même si elle venait d'une villa style fonctionnaliste de Nordberg, et si ses parents incarnaient le concept même de réussite moderne à la norvégienne, l'un diplômé d'une grande école de commerce, l'autre politologue, avec une combinaison imbattable de prospérité matérielle et de capital culturel, des têtes de classe à tous points de vue, savoir, beauté, intelligence. Sans que la chose ait jamais été formulée, ils attendaient manifestement de leurs filles le même degré de perfection. Au milieu de cette compétition tacite et sans fin que personne ne gagnerait jamais, Vilde se sentait abandonnée. Il est devenu peu à peu évident qu'elle avait en elle un côté sombre, une mélancolie à laquelle les autres ne comprenaient rien.

Elle n'était pas aussi sémillante et dynamique que ses sœurs. Ni aussi satisfaite et joyeuse. Elle ruminait en permanence le sentiment d'être née dans une famille étrangère, de n'avoir rien à voir avec cette absurde pièce de théâtre, dont l'unique but était de passer pour la plus cultivée, la plus futée, la plus belle. À dix-sept ans, elle avait basculé dans une dépression noire dont elle n'avait pu se défaire qu'en quittant la maison familiale. Ce n'était pas ce que moi j'avais connu. Le problème, ce n'étaient pas mes parents. Ils étaient sympas. Ils faisaient de leur mieux. Chez nous, le problème, c'était moi. Je me suis attiré mes ennuis tout seul.

Vilde et moi, on était ensemble depuis un an quand on s'est installés dans l'appartement d'Enerhaugen. Tout ça me semblait irréel. C'était allé si vite. On était tombés si follement amoureux. On se racontait tout, insatiablement curieux l'un de l'autre. Peut-être étions-nous de ces "âmes perdues" qui s'attirent mutuellement. Cette idée nous faisait rire.

Je commençais à m'habituer à cette vie tranquille, tournée vers les livres.

La nuit, un cauchemar me réveillait de temps à autre. Quelqu'un me poursuivait. J'avais du sang sur les mains. J'étais un assassin. Je me redressais dans le lit, trempé de sueur, le corps vibrant de peur. Vilde posait la main sur mon genou.

— Recouche-toi, va, chéri, disait-elle.

Je me blottissais dans la chaleur de son épaule, et je sentais ma tête se vider goutte à goutte de son angoisse.

Mon deuxième livre s'intitulait *Le Prisonnier.* Il y était question d'un garçon qui se retrouve pris dans une rixe après une virée en ville. Une bande vociférante le cerne dans une cage d'escalier. Il pousse celui qui lui barre la route, ce dernier bascule, dégringole,

sa tête heurte un bord de marche, et il finit par mourir de ses blessures à l'hôpital. Le coupable est condamné à quatre ans de prison pour homicide involontaire. Il n'est pas violent de nature, il a simplement agi sous le coup de l'ivresse et de l'énervement, et il se retrouve dans le rôle du meurtrier.

Entre les murs de sa prison, il décide de changer du tout au tout. Changer de nom, d'apparence, de personnalité, de vision du monde, de but dans la vie. Ça devient chez lui une idée fixe.

Est-il possible de changer totalement ?

Durant mon travail sur cette histoire, j'avais interrogé des détenus dans différentes prisons de Norvège, et je pense que sans ces échanges, je n'aurais pas réussi à l'écrire.

Pendant la Journée du livre d'Oslo, j'ai lu des extraits du *Prisonnier*.

Alors que je me tenais là, debout devant le public, j'ai senti que la sérénité me gagnait. Que le livre était bon, que j'étais à ma place. Un instant de bonheur. Chaque fois que je levais les yeux, je voyais un océan de visages attentifs.

La lecture finie, nous nous sommes retrouvés au bar, Vilde et moi. Nous étions là, chacun une bière à la main. Elle me souriait, manifestement fière de moi. J'ai inspiré la sensation à pleins poumons, je me suis penché et l'ai embrassée dans le cou. Quand j'ai relevé la tête, il y avait un type juste devant nous, tout sourire, lui aussi. Un bel homme proche de la quarantaine, au regard vigilant. Ses cheveux mi-longs striés de seyantes mèches grises lui tombaient dans les yeux. Il arborait une barbe de trois jours et avait une petite cicatrice sous l'œil gauche.

— Jasper Gahn. Désolé de vous déranger.

J'ai répondu que ce n'était pas grave.

Son regard s'est tourné vers Vilde.

— Tu te souviens de moi, non ?

Vilde a ri.

— Bien sûr.

Elle m'a expliqué que Jasper était producteur de films. Il l'avait contactée chez Norad parce qu'il était "désespérément en quête d'infos" sur la situation en République démocratique du Congo. Vilde avait écrit plusieurs articles dans *Actualité du développement* sur la situation en Afrique centrale, raison pour laquelle on lui avait donné ses coordonnées.

Nous étions au milieu de la foule qui avait envahi le grand chapiteau. Jasper est allé se chercher une bière, lui aussi, et la conversation s'est poursuivie dans le bourdonnement des voix.

— Je ne t'ai pas été d'un grand secours, cette fois-là, a dit Vilde, en nous regardant tour à tour.

— Mais tu m'as dit que ton copain était écrivain.

L'espace d'un instant, j'ai eu l'impression d'avoir disparu. Puis Jasper s'est tourné vers moi en déclarant qu'il aimait bien mon livre.

— Ah oui ?

C'est le genre de choses qui se disent.

— Tu l'as lu ?

— Je l'ai acheté. Et lu. Ça m'a plu. Tu écris bien.

Je l'ai regardé en face.

— Merci.

— Et puis, tu sais de quoi tu parles – je veux dire : tu as de quoi écrire.

— Peut-être.

— Il y a une bonne part de véridique dans tout ça, non ?

— Oui, mais c'est un roman. Je me suis beaucoup déplacé pour parler avec des détenus, et je crois que

je n'aurais pas pu écrire ce bouquin si je ne l'avais pas fait, mais il y a eu un moment où la réalité et la fiction se sont confondues, et c'est là que c'est devenu intéressant, à mon sens. Quand le texte a commencé à mélanger la réalité et quelque chose d'autre, quelque chose de plus. Alors…

— Mais tu connaissais déjà un peu ce genre de milieu, non ?

Je n'ai pas pu m'empêcher de rire.

— Toi, tu t'es renseigné sur mon compte.

Il a eu un sourire en coin, un peu enfantin.

— OK, je reconnais.

Et il a jeté un coup d'œil rapide à Vilde.

— C'est certaines choses que tu as écrites qui…

— Comment ça ?

Un autre coup d'œil, cette fois autour de nous.

— On ne peut pas en parler ici. Mais peut-être en déjeunant ? Demain ?

Le lendemain, le serveur d'un restaurant français raffiné, près de la forteresse, m'a conduit jusqu'au coin isolé où le producteur m'attendait. Il portait une chemise bien coupée, ouverte en haut. Il s'est levé en me voyant arriver, et j'ai eu droit à une embrassade, comme si on était de vieux amis. Je me suis laissé glisser directement de cet accueil surfait dans un confortable fauteuil. Je n'ai jamais aimé ce genre de manières venant des hommes que je ne connais pas.

On nous a servi des tranches de carpaccio mariné au romarin, avec des asperges et des petites pommes de terre brûlantes.

Comme il était trop tôt pour boire du vin, j'ai commandé de l'eau gazeuse.

Jasper s'est aligné sur mes choix.

Il a commencé à me parler de lui. J'avais cherché un peu, sans trouver grand-chose.

Il venait d'une de ces familles typiques du monde de la culture, versée dans les métiers de la scène et de l'écran. Après des études d'économie, il s'était lancé dans le tournage de films, et avait péniblement grimpé, en l'espace de dix ans, dans l'univers du cinéma norvégien. Quelques années auparavant, il avait produit un film de genre qui avait eu un certain succès en salle. J'étais tombé, dans une revue spécialisée, sur une courte interview dans laquelle Jasper Gahn apparaissait comme un producteur réfléchi et sympathique, qui parlait avec enthousiasme de favoriser la diversité et le développement des jeunes talents.

Lorsqu'on l'interrogeait sur ses propres projets, il répondait :

— Je me suis fixé pour but de faire des films pour le grand public. Je ne suis plus nécessairement à la poursuite d'un cinéma artistique ni même particulièrement original, mais de récits clairs qui prennent les gens aux tripes, les fassent pleurer ou s'accrocher à leurs sièges.

En lisant cette phrase, je m'étais dit : il a besoin de se relancer. Jasper Gahn avait hérité d'une maison bourgeoise défraîchie dans les beaux quartiers, d'une valeur de quatorze millions de couronnes, mais les gains liés à son activité remontaient à des années.

— J'aime l'idée qu'en tournant des films on s'adresse à une masse, à vraiment beaucoup de gens, me disait-il à présent, attablé dans ce restaurant français. L'idée qu'il soit possible de faire des films de qualité pour – tu vois, des centaines de milliers de spectateurs.

Ses yeux brillaient.

J'ai haussé les épaules.

— Je ne sais pas. Ce n'est pas ma manière de voir les choses.

Jasper Gahn a ri.

— Non, mais ce n'est pas non plus ton boulot.

Il avait sur la joue un petit bout de mouchoir en papier, couvrant une entaille qu'il s'était probablement faite en se rasant, le matin même. La tache brune qui s'était infiltrée à travers ressemblait à un œil minuscule.

Jasper m'a déclaré qu'il y avait du "nerf" dans mon livre, et que c'était ce qui lui plaisait – commentaire par lequel il me rappelait, me sembla-t-il, que j'écrivais de façon simple, sans grande recherche. Mais il ne comptait visiblement pas s'étendre davantage sur le sujet. Il avait lu une interview dans laquelle j'avais dit quelque chose d'apparemment "passionnant" sur mes entretiens avec les détenus de la prison d'Oslo.

— Je me demandais…

— Oui ?

— Il y a quelques années, j'ai produit une fiction qui s'appelait *Sous terre*. Tu connais ? C'est que pas mal de gens l'ont vue au cinéma. Deux cent vingt mille. C'était un thriller sur l'organisation d'une mutinerie dans une prison de haute sécurité. Pendant le travail préalable, on a échangé avec des prisonniers dans différents établissements. Et on a trouvé ça difficile – pas de leur parler, la prise de contact était plutôt facile, beaucoup de délinquants adorent se mettre en avant, n'est-ce pas – mais ensuite, faire la distinction entre les faits et ce qui relevait de la vantardise, c'était une autre paire de manches.

J'ai opiné du chef en souriant, sans rien dire. Je n'avais pas entendu parler de ce film. Jasper a découpé un petit bout de viande, l'a fourré dans sa bouche.

— C'est bon, ça.

— Délicieux.

Il a levé les yeux vers moi.

— Tu t'y es pris comment, pour rentrer dans leur tête ?

J'ai haussé les épaules.

— J'ai de vieux copains qui ont fini en taule.

— Ah oui ?

— Et j'aurais très bien pu m'y retrouver aussi.

— Donc, ça te parle, à toi, la jeunesse rebelle.

— C'est un gros cliché, ça, non ? Les frustrés marginalisés… je ne suis pas sûr que ça explique tant de choses que ça. Mais j'ai une petite idée de ce que c'est que le mimétisme… de ce qui se passe quand on fait partie d'une bande de ce genre.

— Raconte.

J'ai observé son expression attentive.

— Ça fait longtemps. Mais il y a une chose que j'ai notée : les gens qui vivent en marge de la loi exagèrent, mentent et dissimulent dès qu'ils en ont l'occasion, même sans nécessité. Ça devient une habitude. C'est peut-être une façon de se faire mousser, mais il y a aussi là-dedans une forme de protection. On a toujours besoin d'une porte de sortie. Petit à petit, mentir devient plus facile.

— Mais comment faisais-tu le tri entre le bluff et la vérité ?

— Je commençais par leur expliquer qu'ils n'avaient rien à gagner à me mentir. Je ne sais pas si c'était efficace, mais à mon avis, on ment plus difficilement quand ce genre de perspective est posé. Une fois le mensonge sur la table, si je puis dire, il est moins simple d'y recourir. Et je veux croire que la plupart des gens, au fond, souhaitent dire la vérité.

— C'était leur cas ?

J'ai vu le petit bout de papier se détacher de sa joue, tomber entre ses couverts et son assiette. Jasper ne s'en

est pas aperçu. La peau, par-dessous, était rose, la plaie avait cessé de saigner depuis longtemps.

— Souvent, ce n'est pas très clair.

Il s'est tu un petit moment, en promenant un regard songeur dans la salle. Puis il m'a demandé si je serais prêt à aller au Congo, interroger deux condamnés à mort norvégiens.

— Tu veux dire les deux mecs qui ont descendu leur chauffeur dans la jungle ?

— Tu es sûr que ça s'est passé comme ça ?

J'ai souri.

— Je ne sais pas. C'est ce que j'ai lu dans les médias.

— Précisément.

Nouveau silence. Puis il s'est penché au-dessus de la table, et a baissé la voix d'une manière que j'ai immédiatement perçue comme exagérément dramatique.

Et il s'est mis à m'expliquer lentement pourquoi il estimait que cette affaire renfermait "une énigme qui vous rongeait de l'intérieur". Il avait lu tout ce qui lui tombait sous la main à propos de ces deux types, parlé avec leurs amis, leurs familles, et avec des experts de l'Afrique, il était sûr qu'il y avait dans cette histoire de quoi faire "un film extraordinaire", un *grand* film. L'affaire l'obsédait, me chuchotait-il. Il avait fini par prendre l'avion pour le Congo et rendre visite aux deux condamnés. Il n'était pas beaucoup plus avancé après ce voyage, malheureusement. Mais n'était pas non plus prêt à l'oublier pour autant. Il avait beau y avoir réfléchi longuement, il ne voyait toujours pas quel angle choisir pour la raconter.

— Ce qu'il me faut, c'est une histoire claire. Mais je ne suis pas assez fort pour ça.

— C'est difficile à écrire.

— C'est pour ça que tu te trouves ici. Tu as compris, je suppose. Je voudrais te convaincre d'aller là-bas les interviewer, tous les deux. Je pense que tu serais parfait pour ce boulot.

— Moi ?

— Oui, toi.

— Je n'y connais rien, en cinéma.

— Rien ?

— Pas grand-chose.

— Tu sais écrire.

— Peut-être. Je ne suis pas sûr.

— Ne fais pas le modeste. Tu as de l'expérience avec les gens, ça se voit dans ce que tu écris. Tu es intelligent. Je ne suis pas aveugle. Et en plus, tu es compétent sur la vie carcérale.

Je commençais à me sentir mal à l'aise dans mon fauteuil.

Jasper Gahn m'a déclaré qu'à Kinshasa, côté sécurité, la situation était correcte. Y étant allé lui-même, il connaissait des gens sur place qui pourraient m'aider. Il me paierait un honoraire confortable pour ce job. Il m'a assuré que la mission ne serait assortie d'aucune autre obligation, que je n'aurais qu'à me rendre là-bas pour écrire une histoire. Pas nécessairement un scénario, a-t-il précisé, juste une histoire.

J'avais déjà épuisé l'avance sur droits d'auteur que j'avais touchée pour *Le Prisonnier*, et je savais naturellement que ce ne serait pas un best-seller. Cet argent pourrait m'être utile. Et Vilde aspirait à ce que mes finances s'améliorent et se stabilisent.

Pour ne pas avoir l'air trop intéressé, j'ai répondu qu'il fallait que j'y réfléchisse un peu.

— Bien sûr. Mais ne réfléchis pas trop longtemps. Il faut qu'on se décide dans les prochains jours.

Nous avons fini notre repas et bu nos expressos.

— Je crois que tu es la bonne personne pour ce travail, m'a répété Jasper tout en payant.

Je me suis senti agacé.

— Qu'est-ce qui te le dit ?

— Tu sauras entrer dans la peau de ces deux hommes.

Nous sommes sortis du restaurant, derrière la forteresse. Jasper a pris en pleine figure le soleil qui affluait par-dessus les murailles, et il m'a regardé en clignant des yeux, ce qui lui donnait un air moins sûr de lui.

Pourquoi cette affaire l'obsédait-elle ? Comment se faisait-il qu'il soit disposé à engager un scénariste inexpérimenté, s'il tenait tant à ce sujet ? Quelque chose m'échappait peut-être.

— Ça prend du temps, d'entrer dans la peau des gens, lui dis-je.

— Combien de temps ?

— Deux ou trois mois ?

Il a approuvé de la tête.

— C'est ce que je pense aussi. Mais je le sens bien. Tu as du talent, je suis sûr qu'on pourra arriver à faire de belles choses ensemble.

C'était le compliment de trop. J'ai tourné les talons en répondant froidement :

— On verra.

— Je te rappelle demain, a-t-il lancé alors que je m'éloignais déjà.

Au cours de la soirée, je me suis aperçu que les éloges de Jasper Gahn avaient tout de même fait impression sur moi, même s'ils venaient d'un producteur de cinéma qui voulait m'envoyer dans un des coins les plus dangereux du monde.

J'ai discuté de la question avec Vilde. Elle m'a écouté exprimer mon scepticisme et mes inquiétudes. Je la soupçonne parfois de prendre plaisir au rôle de psychothérapeute. Elle s'est amusée à analyser ma paranoïa, souvent liée, d'après elle, à un manque de confiance en moi "profond et incompréhensible". Mais je n'étais jamais qu'un petit voyou de banlieue à la con. Elle s'est moquée de moi quand je le lui ai dit, et ça m'a fait mal, mais je sais que sa volonté de me rendre meilleur que je ne le suis part d'un bon sentiment.

— On a déjà écrit tellement de choses là-dessus, ai-je objecté.

— C'est peut-être une raison pour continuer, non ?

Le soleil qui passait par la fenêtre du salon m'éblouissait. Sept heures du soir, et il faisait encore grand jour, l'été norvégien battait son plein. Vilde me souriait depuis le canapé. Un peu de rouge à lèvres lui tachait les dents. Tout en étant quelqu'un de sobre et d'objectif, elle aimait se maquiller et s'habiller de couleurs vives. Cette contradiction me plaisait, cette coquetterie chez une intellectuelle. La rigueur côtoyant la souplesse. Elle s'est redressée. Il y avait un verre de vin blanc sur la table, devant elle. Elle a jeté un œil à son verre, avant de me regarder de nouveau. Vilde aime le vin et les alcools forts.

Moi-même, je ne buvais presque plus. Un verre de trop, et la vielle psychose du toxico me reprenait insidieusement. Les pièces rétrécissaient, je manquais de place. Je voyais apparaître des éventualités auxquelles je ne voulais pas penser. Les regards devenaient de tristes ravins. Quand elle buvait, Vilde s'ouvrait, elle devenait bavarde, insolente, pouffait à tout bout de champ. Pour moi, c'était le contraire. J'aimais la regarder boire, elle qui devenait si rigolote quand elle était